

—A la bonne heure donc ! dit le colporteur en s'essuyant le front ; que diable, mon betit bonhomme, il ne faut pas non plus se montrer trop exigeant ! A la guerre comme à la guerre !.

Sans doute l'enfant ne comprit pas les exhortations encourageantes de son protecteur, mais du moins il agit comme s'il les avait comprises. Après ce frugal souper, il s'endormit ; c'était ce qu'il avait de mieux à faire.

Le colporteur, libre enfin de songer un peu à lui-même, réfléchit, tout en puisant avec sa tasse de cuir dans l'eau pure du ruisseau, au parti qu'il devait prendre dans les circonstances actuelles. Courtin, quoi qu'on ait pu penser, n'était pas autre chose que ce qu'il paraissait être, c'est-à-dire un humble marchand ambulancier de Nantes, jovial, insouciant, dont toute la sagacité consistait dans ces temps de troubles à ne se brouiller avec aucun parti, à vendre le plus cher possible à l'un et à l'autre le contenu de sa balle, et à ne laisser supposer à personne qu'il fût plutôt royaliste que républicain. Il avait dit vrai lorsqu'il avait affirmé qu'il n'avait pas eu connaissance du fatal billet glissé furtivement dans ses marchandises. Au château de Trézières, il avait été la dupe de quelque manœuvre dont il comprenait parfaitement le but en ce moment sans en comprendre la cause. Comment le chavlier de Malte avait-il pu glisser le billet ? Était-ce lui qui l'avait écrit ? Était-il réellement le père de cet enfant, quoique Mlle de la Fougeraie eût assuré le contraire ? Enfin comment, lui, Courtin, serait-il accueilli à Trézières quand il allait tomber des nues avec un enfant sur les bras chez un homme qui avait fait vœu de chasteté et qui pourrait trouver la plaisanterie fort mauvaise ?

—Ma foi ! n'importe, dit-il enfin en jetant un regard sur l'enfant, qui déjà sommeillait paisiblement si personne ne veut du gars, je le garderai, moi. . . J'ai promis à sa petite mère de veiller sur lui et je tiendrai ma promesse, foi de Courtin. . . En avant, quand même !

Il rechargea sa balle, arrangea l'enfant par dessus avec de minutieuses précautions, lui couvrit le visage pour qu'il n'eût rien à craindre des branches qui à chaque instant barraient le chemin, et il alla quitter son poste sous les châtaigniers, lorsqu'un cri guttural, aigu, ce cri qu'on a comparé au gloussement du dindon, et que les paysans vendéens poussent en renversant la tête en arrière, se fit entendre tout près de lui comme un signal. Des cris pareils répondirent au premier de distance en distance jusqu'aux extrémités de l'horizon ; plusieurs semblaient sortir des genêts dans lesquels Courtin avait cru pouvoir se cacher en cas de nécessité.

Il comprit tout-à-coup qu'il était tombé au milieu d'un parti de paysans vendéens qui s'avan-

caient sur une longue ligne pour quelque embuscade. Mais où allaient-ils ? Était-ce à lui qu'ils en voulaient ? Le marquis accomplissait-il déjà ses menaces de vengeance ? Courtin se perdit dans ces suppositions ; mais quels que fussent ceux qui approchaient, et quels que fussent leurs projets, il remarqua que les cris semblaient sortir de la partie du chemin qui conduisait à la Fougeraie ; l'autre côté, dans la direction de Trézières était donc libre encore. Après quelques secondes d'hésitation, il résolut de continuer sa route et gagner de vitesse ceux qui peut-être le poursuivaient.

Malheureusement pour l'exécution de ce projet au moment où le colporteur quittait l'ombre protectrice des arbres, il aperçut à la lueur de la lune qui se levait en ce moment, à trente pas environ de lui et sur le chemin même, vers le point où le premier cri s'était fait entendre, un homme en costume de paysan, dont un grand chapeau cachait les traits, mais entre les mains duquel brillait une carabine. Il était trop tard pour rebrousser chemin, car l'étranger avait vu Courtin au moment où Courtin avait vu l'étranger. Le colporteur fit donc bonne contenance et continua sa route comme s'il n'eût pas appelé mentalement tous les saints du paradis à son secours.

Il suivit résolument le chemin qui s'enfonçait en serpentant sous les genêts et les châtaigniers. L'ombre était si épaisse autour de lui qu'il eût pu se cacher sans peine sous les halliers sans être aperçu. Mais outre que sa disparition subite eût pu exciter les soupçons du personnage inconnu qui le suivait de près, le bruit de ses pas sur les feuilles sèches devait le trahir. D'ailleurs à droit et à gauche, à quelque distance du chemin, il entendait un frémissement inégal mais continu dans les buissons, comme celui produit par le passage difficile de plusieurs personnes, et derrière lui s'approchait de plus en plus le mystérieux compagnon de route comme un spectre noir et silencieux. Le colporteur sentait qu'il était cerné de toutes parts.

Tout à coup le personnage qui avait fini par l'atteindre lui posa la main sur l'épaule en lui disant d'une voix basse quoique nullement menaçante :

—Eh bien monsieur Courtin, est-ce ainsi que vous tenez vos promesses à vos amis ?

Courtin tressaillit de joie en reconnaissant le paysan qu'il avait vu quelques heures auparavant à la Fougeraie et qu'on appelait le *Sacristain*. Quoique cet homme fût un fanatique et dévoué au marquis, corps et âme, il ne passait pas pour méchant, et sa rencontre dans un pareil moment ne fut pas trop désagréable au colporteur.

—Ah ! c'est vous, sacristain, dit-il en faisant bonne contenance ; eh bien, ma foi, je ne croyais pas vous rencontrer ce soir ! Et où allez-vous donc ainsi à pareille heure ? Est ce que vous allez avec